thage (147 av. J.-C.). Scipion Emilien l'emmena avec lui à Rome, où il reçut du sénat la récompense de sa trahison.

HIMILTRUDE ou **HILMÉTRUDE**, femme de Charlemagne, qui vivait au IXe siècle. Charlemagne avait déjà épousé Galène, fille du prince de Tolède, lorsqu'il prit pour seconde femme Himiltrude, dame franque d'une grande beauté, ainsi que nous l'apprend une lettre du pape Etienne III. Il répudia ensuite Himiltrude pour s'allier avec la fille de Didier, roi des Lombards. Himiltrude eut deux enfants de l'empereur : Pépin le Bossu, qui fut rasé, en 792, pour avoir conspiré contre son père, et une princesse, appelée Rothaïs.

HIMLY (Charles-Gustave), médecin allemand, né à Brunswick en 1772, mort à Gœttingue en 1837. Il fut successivement chirurgien dans les armées prussiennes, professeur de clinique à Brunswick (1793), professeur à l'université d'Iéna (1801), et fut appelé en 1803 à Gœttingue, où il occupa une chaire de médecine pratique, et devint directeur de l'hôpital de l'université de cette ville. Habile professeur et excellent praticien, Himly s'attacha particulièrement au traitement des maladies des yeux, et dota la médecine oculaire de plusieurs procédés opératoires ingénieux. Outre de nombreux articles insérés dans la *Bibliothèque ophthalmologique*, revue périodique, et dans le *Journal de médecine pratique*, il a publié : *Introduction à l'ophthalmiatrie* (Iéna, 1806); *Traité de médecine pratique* (Gœttingue, 1807); les *Maladies et déformations de l'œil humain et leur guérison* (Berlin, 1842-1843), ouvrage publié par les fils de l'auteur.

HIMLY (Ernest-Auguste-Guillaume), médecin allemand, fils du précédent, né à Brunswick en 1800. Reçu docteur à Gœttingue, en 1823, il remporta cette année même un prix dans un concours ouvert devant l'Académie de cette ville, avec sa thèse de doctorat intitulée *Commentatio de cachexiis et cacochymiis*. Pour compléter son instruction, il voyagea ensuite en Allemagne, en France, dans la Grande-Bretagne, dans les Pays-Bas, et fut nommé, à son retour à Gœttingue, professeur à l'université de cette ville (1832). Ses principaux ouvrages sont : *Recherches d'anatomie et de physiologie* (Hanovre, 1829-1831); *Introduction à l'étude de la physiologie de l'homme* (Gœttingue, 1835).

HIMLY (Louis-Auguste), historien français, né à Strasbourg en 1823. Après avoir suivi les cours de l'Ecole des chartes, il s'est fait recevoir agrégé d'histoire, docteur ès lettres, puis il est devenu successivement professeur suppléant à la Sorbonne, professeur d'histoire au collège Rollin, et professeur de géographie à la Faculté des lettres de Paris. M. Himly a publié *Wala et Louis le Débonnaire* (1849); *De la décadence carlovingienne* (1851), etc.

HIMMEL (Frédéric-Henri), compositeur allemand, né à Treuenbriezen (Brandebourg) en 1765, mort à Berlin en 1814. Tout en étudiant la théologie à Halle, il acquit un talent tellement remarquable sur le piano que Frédéric-Guillaume II lui accorda une pension pour qu'il pût compléter son éducation musicale. Rompant entièrement alors avec la théologie, Himmel se rendit à Dresde, prit des leçons de contre-point de Heumann, et retourna, au bout de trois ans, à Berlin, où il fit exécuter un oratorio intitulé *Isaac*. Le roi Frédéric-Guillaume en fut tellement satisfait qu'il nomma Himmel compositeur de sa chambre, et lui accorda une pension considérable pour aller en Italie (1794); quelque temps après, il était nommé maître de chapelle du roi de Prusse. Après avoir composé plusieurs œuvres, tant profanes que religieuses, l'artiste voyagea en Suède, en Russie en France, en Angleterre, en Autriche, puis se fixa à Berlin, où il résida jusqu'à sa mort.

Ce compositeur a joui d'un succès sans égal dans le nord de l'Allemagne, par le charme et le parfum natal de ses mélodies. Cependant on ne saurait le rapprocher des Weber, des Mendelssohn et des Meyerbeer. Ses idées manquent d'envergure, sa manière est monotone, et son orchestration faiblement écrite. On connaît de lui huit opéras, cinq cantates, six œuvres de musique religieuse, quatorze œuvres de musique instrumentale, enfin une grande quantité de chansons allemandes, romances et lieders, pour voix avec accompagnement de piano ou d'autres instruments.

HIMMELBJERGET, c'est-à-dire *Montagnes du ciel*, chaîne de montagnes du Danemark, dans le Jutland, près du lac de Juul, entre Skanderborg et Silkeborg. C'est le point le plus élevé de tout le Danemark.

HIMMELSFAHRTITE s. f. (imm-èl-sfar-ti-te — de *Himmelsfahrt*, nom de lieu). Minér. Substance d'un gris de plomb très-clair passant au gris d'acier, ainsi appelée parce qu'on l'a trouvée à la mine de Himmelsfahrt, en Saxe. Les uns la rapportent à la jamesonite, tandis que les autres la regardent comme un simple mélange mécanique résultant de la dissémination de l'argent sulfuré dans une galène et dans l'antimoine sulfuré. D'après l'analyse de J. Fournet, elle se compose de 17, 85 de soufre; 23, 85 d'antimoine; 38, 30 de plomb, et 20 d'argent.

HIMTEN s. m. (imm-tèn; *h* asp.). Métrol. Mesure de capacité usitée dans le Hanovre et valant 31^{lit},1.

HIMYARITES, descendants d'Himyar ou Hamyar, fils de Saba, fils lui-même de Jectan ou Klechtan, descendant de Sem. Les Arabes méridionaux faisaient, en effet, remonter leur origine jusqu'à Himyar. La dynastie des Himyarites, qui, chez les Grecs, portent le nom d'Homérites, subsista, d'après Aboulféda, pendant un espace de 2,020 ans. Parmi les premiers rois himyarites, on distingue en première ligne un prince nommé Haret Arraïs, qui réunit sous son autorité les différents Etats séparés de l'Yémen, et entreprit des expéditions jusqu'à l'Indus. Volney veut voir dans ce personnage le Ariaios, cité par Ctésias, comme ayant pris part aux conquêtes de Ninus. C'est à peu près à l'époque de la domination des Himyarites que doit se rattacher la construction de la fameuse digue de Mareb ou de Saba, dans l'Yémen, laquelle contenait et régularisait le mouvement des différents cours d'eau, et donnait à cette contrée, par la distribution égale des eaux, l'abondance et la fertilité. Seetzen, malgré l'insuccès de Niebuhr, qui avait vainement recherché dans le pays de l'Yémen des traces de l'existence des Himyarites, recommença les investigations de Niebuhr, et, guidé par ses découvertes précédentes, découvrit les ruines et les inscriptions de l'ancienne ville himyarite de Zafar.

Ces inscriptions, concordant exactement avec les données historiques, prouvent que la langue des Himyarites se rapprochait plus des anciens dialectes hébraïques et syriaques que de l'arabe actuel, et qu'elle peut être assimilée, pour le degré de dérivation dans la souche sémitique, à l'idiome éthiopien. L'écriture de ces inscriptions est identique à l'ancienne écriture himyarite connue et usitée chez les Arabes sous le nom de *almosnad* (*mosnad*, de la racine arabe *sanade*, appuyer, veut dire la succession du temps); elle est grossière, compacte, épaisse et non liée, tandis que le koufique ou coufique est lié. Nous savons aussi, par de nombreuses traditions, que le dialecte himyarite s'écartait notablement du koréischite et des autres dialectes septentrionaux parlés par des Arabes de race mêlée. De Sacy a soutenu avec la plus grande vraisemblance que l'éthiopien était non-seulement un dialecte dérivant de l'himyarite, mais qu'il avait même emprunté à cette langue son alphabet, dont il avait changé la direction de droite à gauche, en l'écrivant de gauche à droite. Il affirme même que cette importation de l'écriture *almosnad* n'a eu lieu qu'après l'introduction du christianisme dans l'Yémen. Au commencement de l'ère chrétienne, les Homérites ou Himyarites étaient tout-puissants dans l'Yémen et possédaient le monopole presque exclusif des relations commerciales avec l'Inde. Charibaël, qui résidait à Aphar, où, comme l'écrit plus correctement Pline, à Saphar (le *Zafar* des Arabes), a eu des rapports assez suivis avec les Romains. La capitale de ce peuple était Mousa, qu'on peut exactement placer à l'endroit actuellement appelé *Mouza*, qui n'est autre que la *Meza* dont il est fait mention dans Moïse. Au temps de l'empereur Constantin, un évêque partit en mission dans ces contrées avec des présents destinés au roi des Homérites, et demanda la permission pour les chrétiens de ce pays, qui étaient principalement des marchands, de construire une église. Malgré l'opposition des juifs qui s'étaient établis depuis fort longtemps parmi les Himyarites, le roi fit bâtir à ses frais trois églises chrétiennes, dans les trois villes les plus importantes par leur commerce, Zafar, Aden et une autre qui est peut-être Mascate. Le christianisme s'était aussi rapidement répandu en Abyssinie; car lorsque, au VIe siècle, un roi juif, Dunaan ou Damian, établi dans le pays des Homérites, persécuta les marchands chrétiens qui faisaient du commerce avec l'Abyssinie, le roi de ce pays vint avec sa flotte au secours de ses coreligionnaires, tua Damian, et installa à sa place un prince chrétien choisi parmi les Himyarites. Dès lors la prépondérance de l'Abyssinie se fit puissamment sentir dans cette contrée, jusqu'à ce que le roi persan Kosrou Anour-Schirvan, appelé par un prince himyarite, vint chasser les Abyssiniens. L'influence persane prédomina à son tour jusqu'à l'arrivée de Mahomet. Le prophète musulman envoya un ambassadeur au roi des Himyarites, qui embrassa l'islamisme. A partir de ce moment, le christianisme ne cessa de perdre du terrain. Dès le temps d'Abou-Bekr, de nombreuses mosquées s'élevèrent de toutes parts. Les Himyarites, englobés dans l'absorption musulmane, se confondirent bientôt entièrement avec la race arabe.

HIN s. m. (inn; *h* asp.). Métrol. Mesure pour les liquides, usitée chez les Hébreux, et qui, étant 1/6 du bath, valait 3^{lit}, 015, et plus tard, 5^{lit}, 83. ‖ On l'appelait aussi VŒBA.
— Bot. Nom de l'assa-fœtida en Chine.

HINA s. m. (i-na; *h* asp.). Ornith. Syn. de BIZIURE, genre d'oiseaux voisin des macreuses.

HINA, déesse vénérée par les insulaires de l'archipel de Taïti. De son union avec le premier homme, Tiimaa-Raataï, elle eut Taï et Hina-Ereere-Monoï, mère de Taata. Taata étant devenu son nouvel époux, elle eut de son petit-fils Ouraf et Fana, considérés comme les véritables fondateurs de la race humaine.

HINCKELDEY (Charles-Louis-Frédéric), administrateur allemand, né au château de Sinnershausen, près de Meiningen, en 1803, mort près de Berlin en 1856. Il avait occupé divers emplois dans l'administration, lorsqu'il fut nommé, en 1848, préfet de police à Berlin. Hinckeldey fit preuve dans ce poste d'une haute capacité et s'attacha à introduire d'utiles réformes administratives. Il créa notamment des asiles pour les pauvres, des bains publics, etc. Ayant ordonné la dissolution du Jockey-Club de Berlin, en 1855, il reçut au sujet de cette mesure une injure grave d'un membre de la Chambre des seigneurs, M. de Rochow-Plessow, à qui il demanda de lui rendre satisfaction, après s'être démis de ses fonctions de préfet de police, et il fut tué d'un coup de pistolet dans le duel qui eut lieu à Charlottenbourg.

HINCKLEY, ville d'Angleterre, comté et à 20 kilom. O. de Leicester; 7,500 hab. Bonneterie, filatures de laine et de lin, brasseries renommées. L'église Sainte-Marie et l'hôtel de ville sont dignes d'attention.

HINCKS (Edward), philologue anglais, né à Cork vers 1800. Il fit ses études à Dublin, au collège de la Trinité, et remplit ensuite pendant trente ans des fonctions ecclésiastiques, comme possesseur du bénéfice de Killileagh. Le docteur Hincks s'est acquis une grande réputation comme philologue, et peut être considéré comme un des savants qui ont le plus contribué au progrès des études sur l'ancienne Assyrie. Depuis de longues années, il s'est consacré avec autant d'ardeur que de succès à déchiffrer et à traduire les inscriptions en caractères cunéiformes. Il nous serait impossible de citer tous les mémoires que l'on doit à ce savant sur ce sujet ardu, mais on peut dire qu'il a déterminé la valeur et la signification de beaucoup de caractères, avant lui parfaitement inconnues. Le système du docteur Hincks est le même que celui de Rawlinson, et l'un des principaux titres de gloire de ce philologue est d'avoir collaboré à la traduction de l'inscription de Tiglath Pileser Ier, avec MM. Rawlinson, Fon Talbot et Jules Oppert.

HINCMAR, archevêque de Reims, théologien, controversiste, né peut-être en 806, d'une famille de l'Aquitaine, mort à Epernay en 882. Il fut d'abord simple religieux dans l'abbaye de Saint-Denis, parut à la cour de Louis le Débonnaire, auquel il resta fidèle pendant les guerres civiles, contribua à l'élévation de Charles le Chauve, et devint très-puissant dès les premières années du règne de ce prince. En 845, il fut élu archevêque de Reims au concile de Beauvais, et devint, de fait, l'administrateur général de toutes les affaires ecclésiastiques du royaume, et le vrai pape des Gaules. Il en était en quelque sorte le roi, car le royaume de Neustrie était à cette époque une sorte de république théocratique. Hincmar et les évêques avaient toute la réalité du pouvoir sous ce roi Charles, qui était leur créature et leur pupille. L'archevêque de Reims usa, avec le despotisme le plus violent, de cette puissance temporelle et spirituelle dont il se trouvait revêtu, et provoqua plus d'une fois des murmures, des appels à Rome et des résistances de la part des prélats eux-mêmes. Parmi la multitude d'affaires qui troublèrent sa vie et son époque, schismes, dépositions de prélats, disputes théologiques, la plus célèbre est celle du moine allemand Gotteschalk et du libre arbitre. Cet hérésiarque professait cette fameuse doctrine de la prédestination, qui immole la liberté humaine à la prescience divine. Hincmar défendit le libre arbitre avec sa violence accoutumée; il fit saisir le pauvre moine, le fit juger, condamner, battre de verges, et jeter dans un cachot. Cette exécution souleva un orage dans l'Eglise des Gaules. D'éminents personnages prirent parti pour Gotteschalk, dont la doctrine fut tour à tour absoute et condamnée; on vit des saints lutter contre d'autres saints, des conciles contre d'autres conciles, et la question resta indécise. Au moment où ces disputes théologiques absorbaient toute l'énergie intellectuelle de la nation, les sauvages Normands débordaient sur tous les rivages de France, comme pour convaincre d'impuissance, par leurs dévastations impunies, le gouvernement temporel des prélats. C'est en fuyant devant ces terribles ennemis que Hincmar se réfugia dans la ville d'Epernay, où il mourut peu après. Il a laissé de nombreux écrits, dont l'édition la plus complète est celle du P. Sirmond (1645). Son style avait les qualités et les défauts de son caractère : la véhémence, l'énergie, l'exagération et l'emphase. Ce qu'il y eut de remarquable dans la vie de ce prélat homme d'Etat, c'est que l'immensité des affaires politiques et ecclésiastiques dont il était accablé ne lui fit pas négliger un seul instant les intérêts et la prospérité de son diocèse.

HIND (John RUSSEL), astronome anglais, né à Nottingham le 12 mai 1823. Il fut placé par son père, en 1840, dans le bureau d'un ingénieur civil de Londres. Son goût et ses études le poussant vers l'astronomie, M. Wheatstone, de qui il s'était fait avantageusement connaître, lui fit donner, à l'observatoire de Greenwich, un modeste emploi d'aide astronome, qu'il occupa durant quatre années. Il prit part, en cette qualité, aux travaux ordonnés en 1844 par le gouvernement pour constater la différence de longitude entre Greenwich et l'île de Valentia. Bientôt après, il revint à Londres, et, sur la recommandation du professeur Airy, il obtint la haute direction de l'observatoire privé de M. George Bishop, de Regent's-Park. Là, il commença une série de cartes du ciel. C'est durant les minutieuses observations qu'il fut obligé de faire pour ces importants travaux qu'il accomplit de nombreuses découvertes qui ont rendu son nom célèbre en astronomie. La première fut celle d'une comète (29 juillet 1846; le matin du 19 octobre de la même année, il découvrit une autre comète dans la Chevelure de Bérénice, et, le 6 février suivant, il en observa une troisième. Mais il s'est surtout rendu célèbre par la découverte des petites planètes dont les noms suivent : Iris (13 août 1847), Flora (18 octobre 1847), Victoria (13 septembre 1850), Irène (19 mai 1851), Melpomène (24 juin 1852), Fortuna (22 août 1852), Calliope (16 novembre 1851), Thalie (15 décembre 1852), Euterpe (8 novembre 1853), Uranie (22 juillet 1854). M. Hind a encore reconnu les positions d'un grand nombre d'étoiles variables. Accompagné du révérend W. R. Dawes, il était allé en 1851 à Rœversberg, en Suède, pour observer une éclipse de soleil. Le récit de cette expédition a été publié dans les *Transactions* de la Société royale d'astronomie. M. Hind est chargé, depuis 1853, de l'*Almanach nautique*. Il a été nommé, en 1844, membre de la Société royale d'astronomie, en 1846 et 1847, secrétaire étranger et membre correspondant de la Société philomatique de Paris, et, en 1851, membre correspondant de l'Académie des sciences de France. Les principaux travaux de M. Hind sont insérés dans les *Transactions de la Société royale d'astronomie*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et dans les *Astronomischen nachrichten* d'Altona. En outre, M. Hind a publié sur l'astronomie de nombreux et excellents ouvrages de vulgarisation, parmi lesquels il faut citer en première ligne : l'*Astronomie illustrée, à l'usage des écoles et des étudiants* (1853, in-8°); le *Système solaire* (Londres, 1846); *Vocabulaire astronomique* (Londres, 1852); *Introduction à l'astronomie* (1863, 3e édit.); *Eléments d'algèbre* (1855, in-8°).

HINDARFIALL, lieu célèbre dans les traditions scandinaves. C'est là qu'Odin avait magiquement endormi la belle vierge Brunhild, qui, comme valkyrie, s'appelait Sirgurdrifa. C'est là que le roi Sigurd, ayant traversé le *Wafrlogi*, ou cercle de flammes qui entourait le Hindarfiall, put pénétrer deux fois jusqu'à la couche de la jeune femme.

HINDELANG, ville de Bavière, cercle de Souabe, à 24 kilom. S.-E. de Kempten; 2,000 hab. Haras; dépôt de sel.

HINDELOPEN, ville du royaume de Hollande, prov. de Frise, district et à 20 kilom. S.-O. de Sneck, avec un port sur le Zuyderzée; 2,920 hab., qui sont, parmi les Frisons, ceux qui ont le plus conservé de leurs anciennes mœurs et de leurs anciennes coutumes. Ils vivent de la pêche et de la construction des vaisseaux. Hindelopen obtint le titre de ville en l'année 1255.

HINDI et **HINDOUI**, ancienne langue de l'Indoustan. V. INDI.

HINDŒN, île de l'océan Glacial arctique, sur la côte occidentale de la Norvége, la plus considérable de l'archipel Loffoden; par 68° 25' - 69° de latit. N., et 12° 51' - 13° 50' de longit. E.; 85 kilom. de longueur sur 45 de largeur. Elle est en partie couverte de rochers.

HINDOU, HINDOUSTAN, HINDOUSTANI, V. INDOU, INDOUSTAN, INDOUSTANI.

HINDS (Samuel), prélat et pair d'Angleterre, né à l'île Barbade vers 1798. Il se rendit fort jeune en Angleterre, où il fit son éducation, puis entra dans les ordres, administra diverses paroisses, et fut successivement prébendier de la cathédrale de Dublin, doyen de Carlisle et évêque de Norwich (1849). Il entra alors à la Chambre des lords, où il siégea avec le parti libéral. On lui doit divers ouvrages, dont le plus remarquable est intitulé : *Origine et progrès du christianisme* (1853, in-8°). En 1857, M. Samuel Hinds s'est démis de son siége épiscopal, dont les revenus s'élèvent à environ 112,000 francs.

HINDSHOLM, petite presqu'île du Danemark, dans la partie N.-E. de l'île de Fionie, entre le golfe d'Odensée et le Grand-Belt. Elle renferme quatre petites paroisses avec le beau domaine seigneurial de Schelenborg.

HINGCHA s. m. (aing-ka). Bot. Syn. d'ENHYDRE.

HINGHAM, ville des Etats-Unis (Massachusetts), à l'embouchure du Massachusetts, dans la baie de Boston; 3,000 hab. Pêche de la morue et du maquereau.

HING-HOA, ville de Chine, prov. de Fou-Kian, près d'un golfe formé par le détroit de Formose. Petit port de cabotage.

HING-NGAN ou **HING-AN**, ville de Chine, prov. de Chen-si, ch.-l. de l'arrond. du même nom, sur le Han-Kiang.

HINGRAY (Charles), libraire et homme politique français, né dans le département des

Vosges en 1797, mort à Paris en 1870. Il fit son droit à Paris, fut reçu avocat en 1820, et prit part aux luttes du libéralisme sous la Restauration. Il fonda ensuite une importante maison de librairie à Paris, et s'associa, sous le règne de Louis-Philippe, à tous les efforts du parti radical. Après la proclamation de la République, il fut élu colonel de la Xme légion de la garde nationale. Cette élection eut une certaine importance politique; car, dans l'ancien Xe arrondissement, qui comprenait le faubourg Saint-Germain, quartier aristocratique et clérical, on craignait que les épaulettes ne fussent données à un légitimiste, et les démocrates et les libéraux de toutes nuances s'unirent pour faire passer Hingray. Nommé représentant des Vosges à la Constituante par 66,977 voix, il siégea dans les rangs des républicains modérés, vota en faveur de l'amendement Grévy, et généralement pour toutes les propositions démocratiques non socialistes. Il fit une opposition vigoureuse à la politique de Louis-Napoléon, dont il signa la mise en accusation à propos de la campagne de Rome, ne fut pas réélu à la Législative, et vécut depuis dans une retraite absolue, uniquement préoccupé de ses opérations commerciales. Au 2 décembre, il ne fut pas compris dans les proscriptions. Resté ferme dans ses opinions politiques et philosophiques, il se fit porter, malade, à sa section électorale pour déposer un *non* dans l'urne, lors du vote sur le plébiscite de 1870, et il ordonna, à son lit de mort, que ses funérailles fussent purement civiles. « J'ai toujours vécu en honnête homme, dit-il, je ne veux pas des hypocrisies de la dernière heure. »

HINGUET s. m. (ain-ghè; *h* asp.). Mar. Pièce de bois servant à arrêter le cabestan, lorsqu'il lève quelque fardeau.

HINIESTA, en latin *Segestica*, ville d'Espagne, prov. et à 88 kilom. S.-E. de Cuença; 4,500 hab. Fabrication de lainages communs.

HINNA s. m. (inn-na; *h* asp.). Se dit quelquefois pour HENNÉ.

HINNERYD, paroisse de Suède, gouvernement de Kronoberg. L'église date du XIVe siècle. Dans le cimetière se voit le tombeau d'un personnage célèbre, appelé *Hinne*, duquel on suppose que la paroisse a tiré son nom. Elle renferme douze petits lacs. Les habitants, au nombre d'environ 2,000, s'occupent principalement d'agriculture, d'élevage du bétail, et de menu commerce; ils jouissent d'une certaine aisance. Suivant la tradition, il y avait autrefois dans la paroisse de Hinneryd un domaine seigneurial nommé *Aenga*, habité par Truls, homme riche et puissant, qui avait trois fils et trois filles. Les fils allèrent de bonne heure courir les aventures; or, un soir de Noël que leurs sœurs se rendaient à la paroisse voisine de Torpa, ils les assassinèrent et jetèrent leurs corps dans trois petits lacs qui, depuis, ont pris le nom de *Syster pælarne* (gouffre de la sœur). A leur retour au château, ils montrèrent à leur père les vêtements des jeunes filles; Truls les reconnut aussitôt, mais, sans reconnaître ses fils; dans sa colère, il en étrangla deux. Le survivant lui ayant expliqué ce qui était arrivé, il fut saisi d'un tel désespoir qu'il se précipita lui-même aussi dans un lac. Une mélodie populaire, consacrée à ce tragique événement, se chante encore aujourd'hui à Hinneryd.

HINNITE s. f. (inn-ni-te). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, à coquille bivalve, voisin des peignes.
— Encycl. Les *hinnites* sont des coquilles qui acquièrent parfois un assez grand volume; par leurs caractères comme par ceux de l'animal qui les habite, elles se rapprochent beaucoup des peignes et des spondyles. On pourrait même dire que ce sont des spondyles à charnière simple. Ce genre renferme un petit nombre d'espèces; une seule est actuellement vivante : elle habite l'Océan d'Europe, mais ses mœurs sont peu connues. Plusieurs espèces se trouvent à l'état fossile, dans les terrains tertiaires; on a même regardé autrefois les *hinnites* comme caractérisant cette formation, mais, depuis, on en a trouvé dans d'autres terrains plus anciens, entre autres dans la craie et le calcaire jurassique.

HINNULE s. m. (inn-nu-le — du gr. *hinnos*, mulet). Mamm. Nom scientifique du bardeau ou bardot, produit du cheval et de l'ânesse.
— Entom. Syn. de TANYMÈQUE.

HINOJOSA (Pedro DE), amiral espagnol, mort en 1553. Il devint le favori de Gonzalès Pizarre, frère du conquérant du Pérou, le poussa à se révolter, en 1545, l'aida à s'emparer de Nombre-de-Dios et de la mer du Sud, puis abandonna sa cause, reçut, en récompense de sa défection, le titre de général de terre et de mer, le commandement d'un district d'Indiens, d'où il tira des revenus considérables, et devint, en 1552, capitaine général de La Plata. Hinojosa se rendit tellement odieux par son avarice, son orgueil et sa dureté que ses propres soldats le massacrèrent.

HINOJOSA-DEL-DUQUE, ville d'Espagne, prov. et à 65 kilom. N.-O. de Cordoue, dans une plaine arrosée par deux affluents du Guadalquivir; 10,300 hab. Fabrique de toiles, poteries, draps, savon, chocolat; moulins à tan. Exportation de grains; commerce de toiles, papiers et autres produits de ses manufactures.

HINRICHS (Hermann-Frédéric-Guillaume), littérateur et philosophe allemand, né à Karlseck, grand-duché d'Oldenbourg, en 1794, mort en 1861. Il étudia successivement la théologie, la jurisprudence et la philosophie, devint un chaud partisan du système de Hegel, puis se livra à l'enseignement de la philosophie à Heidelberg (1819), à Breslau (1822) et à Halle (1824). Hinrichs a montré pendant toute sa carrière, soit par sa conduite, soit par ses écrits, une grande indépendance de caractère. Ses principaux ouvrages sont : la *Religion considérée dans ses rapports intimes avec la science* (Heidelberg, 1822); *Leçons sur le Faust de Gœthe* (Halle, 1825); *Eléments de la philosophie, de la logique* (1826); la *Génération de la connaissance* (Heidelberg, 1835); *Leçons de politique* (Halle, 1844, 2 vol.); *Histoire des principes de droit et de politique depuis la Réformation jusqu'à nos jours* (Leipzig, 1844-1852, 3 vol.); les *Rois, histoire de la royauté depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Leipzig, 1852); la *Vie dans la nature* (Halle, 1854).

HINSE s. f. (ain-se; *h* asp. — altérat. du mot *hisser*). Mar. Commandement de hisser, de tirer en haut.

HIN-TCHÉOU, ville de Chine, prov. de Chan-Si, ch.-l. du canton de Son, à 60 kilom. N.-E. de Thaï-Youan.

HINTON (John-Howard), littérateur anglais, né vers 1810. Il entra dans la secte des baptistes, et se rendit à Londres, où il s'est fait connaître par la hardiesse de ses prédications, par son originalité et par les efforts qu'il a tentés pour affranchir de la tutelle de l'Etat la religion et l'instruction publique. On lui doit un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : une *Histoire des Etats-Unis* (3 vol.); la *Vie de William Knibb*; un *Traité de théologie*; des *Sermons* (1851, 2 vol.), etc.

HINWYL, bourg de Suisse, cant. de Zurich, à 6 kilom. N.-E. de Gruningen; 2,750 hab. réformés. Près de là sont les sources alcalines et les bains de Gyrenbad et d'Ehrlœsen.

HINZOUAN, une des îles Comores, la même qu'ANJOUAN.

HIOGO, ville du Japon, dans l'île de Niphon, sur le bord de la mer, à environ 18 milles d'Osaka. Cette importante cité a l'inestimable avantage d'offrir un bon et solide ancrage aux navires d'un assez fort tonnage, à très-peu de distance de la côte.

HIONG-NOU, peuplade asiatique du grand désert de Gobi. V. HUNS.

HIONG-POUNG-LAÏ, savant chinois, né dans la province du Kiang-Si. Il vivait au XIIIe siècle de notre ère. Il fit partie de l'école dite de la philosophie naturelle, dont le chef était Tchou-Hi, et acquit une grande réputation, qui lui valut d'être appelé à la cour. Ses principaux ouvrages sont la *Petite étude de l'école de Confucius*; *Explication des cinq vieux livres canoniques de la Chine*; *Traité complet du luth*.

HIOUEN-THSANG, voyageur chinois, né à Tchin-Lieou, dans le district de Keou-Chi, en 595, mort en 664. Sa famille avait occupé des postes éminents dans la province. Il avait été élevé soigneusement par son père, qui avait distingué son intelligence; cette intelligence était, en effet, si grande et si étonnante, qu'à l'âge de treize ans, des religieux l'acceptèrent parmi eux sans examen. Il passa sept ans à parcourir, avec son père, les couvents les plus célèbres. A cette époque, l'empire était déchiré par de profondes révolutions; le pays le moins bouleversé étant la province de Chou, il s'y arrêta quelque temps, et y étudia encore sous des maîtres célèbres. Mais comme plusieurs points de doctrine n'avaient pas acquis pour son esprit toute la clarté qu'il désirait, il voyagea, pendant six années, de ville en ville, consultant, sur ces points litigieux, la science des docteurs les plus autorisés. Lorsqu'il fut lui-même devenu docteur, ses leçons eurent tant d'éclat, qu'elles lui attirèrent comme auditeur l'empereur Han-Yang. Cependant, Hiouen-Thsang ne fut point ébloui de ses succès, et, sentant bien ce qui lui manquait encore, il résolut d'aller chercher dans l'Inde la science qui lui faisait défaut; mais l'empereur répondit par un refus à la demande qu'il lui fit d'autoriser son voyage, ce qui n'empêcha pas Hiouen-Thsang de partir, et il parvint, non sans de grandes difficultés, à sortir de l'empire. Arrivé au pays des Oïgours, il trouva un couvent habité par des religieux chinois. Mais un obstacle d'une autre sorte se présenta : le roi de Kao-Tchang envoya des messagers vers lui, pour l'amener dans son palais; là, ayant fort goûté la science de notre pèlerin, il lui apprit qu'il ne le laisserait pas continuer son voyage, et qu'il voulait le garder près de lui pour instruire sa famille dans la foi religieuse. Dire qu'il n'y consentait point eût été inutile; mais il fit mieux : il refusa toute nourriture pendant deux jours, si bien que le roi, effrayé, lui permit d'accomplir son pèlerinage, à la condition qu'à son retour de l'Inde il repasserait dans le pays de Kao-Tchang et s'y arrêterait trois ans. Hiouen-Thsang, qui paraît n'avoir eu qu'une médiocre confiance dans la parole du prince, exigea qu'il prît à témoin de ses promesses le soleil et le Bouddha, qu'ils adorèrent ensemble. Le roi combla de présents le *maître de la loi* et lui donna une riche escorte, qu'il choisit lui-même; on a conservé la lettre dans laquelle Hiouen-Thsang remercie son hôte de tant de générosité. Mais, pour être adoucies pour le moment, les rigueurs de son voyage n'étaient point terminées. Au sortir du royaume bouddhiste de Koutché, il mit sept jours à traverser une haute montagne, la *Mousouraola*, où il perdit, en outre d'une grande quantité de bœufs et de chevaux, quatorze hommes de sa suite. Il tourna le camp des Turks (*Tou-Kié*), dont le chef le reçut sous une tente de feutre. Il ordonna des religieux dans le royaume de Samarkand, où il trouva deux couvents déserts. Nous passons sous silence beaucoup d'autres villes qu'il rencontra sur sa route, celle de Baktra, par exemple, où il trouva le bouddhisme dans toute sa puissance. Il visita ensuite le pays d'Oudyhna, la vallée du Sind, le Pendjab, et, enfin, il arriva dans le royaume de Cachemire, qu'il nomme *Kia-chi-mi-lo*; il y voit quatre immenses *stoûpas*, élevés autrefois par le roi Açoka, dans lesquels il trouve des *suriras* ou reliques corporelles du Tathâyata. Le roi de Cachemire, auprès duquel sa renommée de science et de sainteté l'avait précédé, envoya à sa rencontre, jusqu'à la porte de Pierre, qui est située à la frontière occidentale de la contrée, son oncle, avec une escorte magnifique, et lui-même le reçut dans sa capitale. Il lui donna vingt copistes pour écrire tous les *çastras* et les *soustras* qu'il voulait avoir; il attacha à sa personne cinq serviteurs, qui devaient lui fournir sur le trésor public tout ce dont il aurait besoin. Son amour de la science était tel, qu'il ne croyait point s'humilier, lui, le maître de la loi, en suivant les leçons d'autres maîtres. C'est ainsi qu'il étudia encore, sous Vinitaprabha, pendant quatorze mois, dans le royaume de Rhînapatî; deux saisons auprès de Djayagoupta, dans le royaume de Broughna; quatre mois auprès de Tchandravanna, dans le royaume de Djalendra, et deux saisons auprès de Mitrasêna, dans le royaume de Matipoura. Nous ne suivrons point le *maître de la loi* dans ses autres pérégrinations, dont le but était toujours de perfectionner ses connaissances religieuses. Nous dirons seulement qu'à son retour en Chine, l'empereur le reçut avec tous les honneurs dus à ses mérites et à sa piété. Dès lors, Hiouen-Thsang s'employa à placer et à utiliser les trésors de science qu'il avait rapportés de l'Inde. Il déposa les livres sacrés et les statues au couvent du Grand-Bonheur (Hong-fo-sse), où il les fit ranger par ordre et symétriquement. Il y déposa aussi cent cinquante grains de *sarirâs* ou reliques, une statue d'or du Bouddha, une autre statue du Bouddha en bois de sandal, une autre statue en même bois, une statue d'argent de quatre pieds de hauteur, une statue d'or, de trois pieds cinq pouces, une autre statue sculptée en bois de sandal, et une multitude de livres, répartis en dix classes, contenant les livres sacrés et les traités spéciaux de plusieurs des écoles du bouddhisme, qui ne formaient pas moins de six cent cinquante-sept ouvrages, de cinq cent vingt-cinq fascicules, qui étaient portés par vingt-deux chevaux. Le souverain, qui reçut Hiouen-Thsang dans son palais du Phénix, à Lo-Yang, fut si charmé de sa science, qu'il lui proposa un poste éminent dans l'Etat; mais notre pèlerin refusa. Il ne demanda qu'une chose à l'empereur, c'était qu'il lui permît de traduire en langue vulgaire les volumes qu'il avait rapportés. Il fut donc placé pour cet objet dans le couvent du Grand-Bonheur, à Tchang'an, et on mit sous ses ordres, pour l'aider dans son travail, douze religieux instruits dans l'explication des livres saints du *Petit et du grand véhicule*; neuf autres qui étaient chargés de revoir et de corriger ces traductions; enfin, deux Samanéens, qui s'étaient voués principalement à l'étude des caractères et à la révision des textes indiens. Au bout de trois mois, Hiouen-Thsang, outre la relation de son voyage, offrait à l'empereur cinq ouvrages traduits; celui-ci écrivit en tête de ces ouvrages une préface qui nous a été conservée. Incommodé par la foule des religieux qui venaient recourir à ses conseils, Hiouen-Thsang demanda à se retirer au palais de Yu-Kao-Kong, où il comptait trouver plus de solitude. Il y mourut en saint, après avoir fini la traduction longue et laborieuse du *Pradjnâpôianuta*, et au moment où il avait commencé à traduire un recueil aussi volumineux, le *Ratnakouta-Soutra*.

Nous avons emprunté les éléments de cette biographie à l'ouvrage de M. Stanislas Julien, publié sous le titre de *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang et de ses voyages dans l'Inde* (1853, 2 vol. in-8°).

HIPNALE s. m. (ip-na-le). Erpét. Serpent du genre boa.

HIPO s. m. (i-po — altér. du malais *upas*). Bot. Syn. d'ANTIAR ou ANTIARIS, genre d'arbres vénéneux.

HIPOMÈLE s. m. (i-po-mè-le). Entom. V. HYPOMÈLE.

HIPP, HIPPO devant les consonnes, Préfixe qui signifie cheval, et qui vient du gr. *hippos*. V. CHEVAL.

HIPPAGE s. m. (i-pa-je). Moll. Genre de mollusques acéphales, à coquille bivalve et naviculaire, voisin des lucines, et dont l'espèce type a été trouvée à l'état fossile aux Etats-Unis.

HIPPAGROSTIS s. m. (i-pa-gro-stiss — du préf. *hipp*, et du gr. *agrôstis*, herbe). Bot. Syn. d'OPLISMÈNE.

HIPPALIME s. m. (i-pa-li-me — du préf. *hipp*, et du gr. *alimos*, marin). Zooph. Genre de polypiers fossiles, de la famille des actiniaires, dont l'espèce type se trouve dans le calcaire oolitique des falaises du Calvados : *Les* HIPPALIMES *se rapprochent beaucoup des hallirhoés*. (E. Desmarest.)

HIPPARAFINE s. f. (i-pa-ra-fi-ne — de *hippurique* et *parafine*). Chim. Dérivé de l'acide hippurique, que l'on obtient en traitant, par l'oxyde pur de plomb, une dissolution bouillante de cet acide, et que l'on trouve mélangée à la benzamide.

HIPPARCHIA, femme du philosophe cynique Cratès, née à Maronée (Thrace) vers 350 av. J.-C. Elle habitait Athènes, et elle était dans tout l'éclat de sa beauté en 330, lors de la prise, par Alexandre, de la grande cité grecque. Alors florissait la secte philosophique fondée par Diogène, secte qui contribua pour une bonne part à l'asservissement de la Grèce, en prêchant non-seulement le dédain de toutes choses, mais l'oubli même de la dignité humaine. Hipparchia s'éprit violemment du plus dégoûtant des cyniques, Cratès, et voulut à toute force l'épouser. Sa famille s'y opposa; Cratès lui-même, lui montrant sa bosse, ses guenilles et sa besace, lui dit : « Regardez-y à deux fois; voilà l'homme que vous aurez; voilà les meubles que vous trouverez chez lui. » Hipparchia persista dans sa résolution. Le jour des noces, elle fut conduite au Pœcile, un des portiques les plus fréquentés d'Athènes, par son vaillant époux, et le mariage fut consommé publiquement, à la mode des chiens, patrons de la secte. Un passant jeta, dit-on, son manteau sur ce couple hideux, et saint Augustin a fait sur ce manteau, dans sa *Cité de Dieu*, toute une dissertation.

Il est probable que les Grecs ont brodé, avec leur imagination ordinaire, quelque anecdote scabreuse, car toute cette histoire a bien l'air d'une fable. Peut-être l'ont-ils inventée pour rendre raison d'une de leurs fêtes les plus crapuleuses, les Cynogamies ou noces de chiens, qui, d'après Clément d'Alexandrie, se célébraient encore de son temps à Athènes. Pour compléter la fiction et donner au personnage d'Hipparchia un air de vraisemblance, ils lui ont attribué des ouvrages de philosophie cynique, entre autres les *Questions à Théodore l'Athée*, dont on ne trouve de traces nulle part, et qui, selon toute apparence, n'ont jamais existé.

Suidas, au mot *Hipparchia*; Apulée, dans sa *Florida*; Clément d'Alexandrie, *Stromata*, ont raconté la vie de cette héroïne et l'aventure qui l'a rendue célèbre. Saint Augustin, *Cité de Dieu* (liv. XIV, ch. 20); Ménage, *Historia mulierum philosopharum*; Bayle, *Dictionnaire philosophique*, ont largement disserté sur elle. Pierre Petit a trouvé dans cette histoire la matière d'un poëme latin, *Cynogamia* (Paris, 1677, in-8°), et le poëte allemand Wieland en a fait un roman, traduit par Vanderbourg, sous le titre de *Cratès et Hipparchie* (Paris, 1818, 2 vol. in-18).

HIPPARCHIE s. f. (i-par-kî — gr. *hipparchia*; de *hippos*, cheval, et *archos*, chef). Antiq. gr. Division de cavalerie.
— Entom. Division des satyres, genre de lépidoptères diurnes.

HIPPARÈTE, femme d'Alcibiade. Elle était fille de Hipponicus, surnommé *le Riche*, et Alcibiade l'épousa dans des circonstances singulières. A la suite d'une orgie, il paria qu'il irait donner un soufflet à Hipponicus, ce qu'il fit, en effet. La chose eut du retentissement, et Alcibiade fut si contrarié de ce qu'il avait fait étant ivre, qu'il alla demander pardon à sa victime. Hipponicus, séduit par les bonnes grâces du jeune homme, lui offrit en mariage sa fille Hipparète, avec une dot de 10 talents (environ 55,000 fr.). Alcibiade marié n'en fut pas plus sage; irritée de ses débauches et de ses infidélités, Hipparète se retira chez son frère, Callias, et demanda le divorce. L'éphore devant lequel elle comparut allait se prononcer, lorsque Alcibiade se présenta, enleva sa femme et l'emporta à travers la place publique. Hipparète se désista de sa plainte.

HIPPARINUS, citoyen de Syracuse, qui vivait en 400 av. J.-C. Ayant dissipé sa fortune, il aida Denys l'Ancien à s'emparer du pouvoir suprême à Syracuse, prit le titre de général autocrate (405), puis céda toute l'autorité à Denys, qui épousa sa fille Aristomaque. — HIPPARINUS, petit-fils du précédent, fils de Denys l'Ancien et d'Aristomaque, s'empara en 352 du gouvernement de Syracuse, que possédait Callippe, se rendit méprisable par sa conduite et périt assassiné après deux ans de règne.

HIPPARION s. m. (i-pa-ri-on — mot gr. qui signif. *petit cheval*). Mamm. Espèce de cheval fossile.

HIPPARQUE s. m. (i-par-ke — gr. *hipparchos*; de *hippos*, cheval, et *archos*, chef). Antiq. gr. Commandant d'une hipparchie.
— Entom. Genre non adopté d'insectes lé-

pidoptères nocturnes, de la tribu des phalénites.

HIPPARQUE, l'un des fils de Pisistrate, tyran d'Athènes. Il régna conjointement avec son frère Hippias, depuis l'an 527 av. J.-C. jusqu'à 514. Il avait le goût des lettres et des arts, attira les poètes les plus illustres à sa cour, Simonide, Anacréon, Onomacrite, et fit recueillir les poésies d'Homère. Il fut tué par Harmodius, dont il avait outragé la sœur (514).

HIPPARQUE, philosophe grec qui vivait vers 330 av. J.-C. Il fut le précepteur d'Epaminondas et fit partie de l'école philosophique des pythagoriciens, d'où il fut exclu, dit Clément d'Alexandrie, pour avoir enseigné en public, contrairement aux prescriptions de Pythagore. Il reste de lui un fragment d'un traité Περὶ εὐψυχίας (*Sur le courage*), inséré dans les *Sermones* de Stobée.

HIPPARQUE, le plus grand astronome de l'antiquité, né, selon la tradition la plus répandue, à Nicée, en Bithynie, vers le milieu du IIe siècle av. J.-C. Pline l'appelle le *Rhodien*, parce que c'est à Rhodes qu'il a fait ses observations et écrit ses principaux ouvrages. Si l'on n'avait pas d'autre preuve du long séjour qu'il fit à Rhodes, on en trouverait une dans ses ouvrages mêmes, qui mentionnent la latitude du lieu où il observait. Peut-être passa-t-il un temps plus ou moins long à Alexandrie; le fait est douteux; mais il ne paraît pas être allé à Athènes, malgré l'opinion de quelques-uns, car il indique la latitude de cette ville comme la sachant indirectement.

Le seul ouvrage d'Hipparque qui nous soit parvenu, et, malheureusement, celui qu'il nous importait le moins d'avoir, est son *Commentaire du poème d'Aratus*, paraphrase versifiée du *Traité des phénomènes* d'Eudoxe; on ne connaît les autres que par ce qu'en rapportent Ptolémée, Théon d'Alexandrie et Pline l'Ancien. Ce sont : le *Traité des levers et des couchers des fixes et étoiles*; le *Traité des couchers simultanés*; un autre intitulé *De la réfrogradation des points équinoxiaux et solsticiaux*; un *Livre des mois et des jours embolismiques*; deux livres sur la construction d'une *Table des cordes*, qui sans doute contenaient la démonstration des formules de trigonométrie rectiligne et sphérique; un livre sur la *Grandeur de l'année*.

Le *Commentaire d'Aratus* est le début d'Hipparque; Eudoxe ni Aratus n'ayant pris la peine de faire eux-mêmes aucune observation, leurs catalogues d'étoiles étaient remplis d'erreurs énormes. C'est la rectification de ces erreurs qu'Hipparque s'est proposée d'abord. Ce travail préliminaire le força de refaire un nouveau catalogue, qui lui servit plus tard dans toutes ses recherches et qui facilita ses importantes découvertes. Les premiers procédés d'observation qu'il mit en usage, dans ce travail préparatoire, devaient être encore très-imparfaits, car un grand nombre des résultats auxquels ils l'ont conduit sont en erreur d'un demi-degré à un degré et demi. On doit penser qu'il perfectionna plus tard ces procédés, car autrement il n'eût pas pu porter les théories du soleil et de la lune au point de perfection relative où il les a laissées.

Hipparque commença par imaginer les coordonnées célestes, ascension droite et déclinaison, au moyen desquelles on pouvait en tout temps fixer la place d'une étoile dans le ciel. Il fit construire un astrolabe, qui suivait et mesurait tous les mouvements de la sphère céleste; il se servait des armilles inventées par Eratosthène, et mesurait les angles au moyen d'un instrument appelé *dioptre*, qui, sans doute, était composé de deux règles pouvant faire entre elles un angle variable au centre d'un cercle divisé. On voit, par son *Commentaire d'Aratus*, qu'à l'époque où il s'en occupait, il savait déjà réduire les coordonnées équatoriales des astres à leurs coordonnées écliptiques, et réciproquement. En effet, il dit qu'il a démontré, dans son *Traité des levers et des couchers*, la solution des triangles sphériques; d'un autre côté, on voit, par un autre passage de son *Commentaire*, qu'il savait calculer la durée du jour, connaissant la déclinaison du soleil et la latitude du lieu, problème de trigonométrie dont la solution exige une théorie en règle; mais, comme nous l'avons déjà dit, on ne peut pas juger Hipparque sur l'ouvrage unique qui nous reste de lui, qu'n'était qu'un simple prélude à ses grands travaux, et qui ne contient aucune de ses découvertes astronomiques. C'est seulement par Ptolémée que nous connaissons le plus grand astronome des temps anciens et modernes. Ptolémée le cite fréquemment dans sa *Syntaxe*, il le copie parfois textuellement, il lui empreinte ses méthodes et jusqu'à ses calculs.

Avant Hipparque, les divisions du zodiaque, auxquelles servaient de repères les solstices et les équinoxes, étaient placées au milieu des signes, ce qui était plus naturel au point de vue concret. Hipparque reporta les commencements des signes aux points de division et prit pour origine commune des longitudes et des ascensions droites le point équinoxial du printemps. Cette idée devait naître tout naturellement de l'intention d'appliquer les formules de trigonométrie sphérique à la transformation des coordonnées équatoriales en coordonnées écliptiques, puisqu'elle simplifiait les opérations.

C'est vraisemblablement cette première réforme qui amena les découvertes plus importantes d'Hipparque. En effet, prenant pour origine le point équinoxial du printemps, il dut s'attacher à en déterminer exactement la position dans le ciel. Il faisait comme Eudoxe, d'après Eratosthène, l'inclinaison de l'écliptique sur l'équateur égale à 23° 51′; elle est aujourd'hui de 23° 27′ 25″; mais on sait qu'elle diminue d'environ 48″ par siècle, d'où l'on conclut qu'elle devait être, du temps d'Hipparque, de 23° 46′.

La première grande découverte d'Hipparque est celle de la précession des équinoxes. En comparant les observations anciennes aux siennes propres, il trouva une différence notable dans la position du point équinoxial par rapport aux constellations zodiacales. Ces comparaisons lui donnaient de 36″ à 42″ pour la précession annuelle; elle est de 50″ suivant les calculs des modernes. C'est probablement cette découverte qui suggéra à Hipparque l'idée de la construction de son astrolabe, au moyen duquel il rapportait immédiatement les astres à l'écliptique.

Hipparque apporta une rectification importante à la valeur acceptée avant lui de la durée de l'année. Dans son livre *De la durée de l'année*, comparant le solstice d'été observé par Aristarque à la fin de la cinquième année de la première période calippique, à celui qu'il avait observé à la fin de la quarante-troisième de la troisième période calippique, il disait, à ce que rapporte Ptolémée : « Il est donc évident qu'en 145 années, le tropique a avancé d'un demi-nychthémère ou de 12 heures. » Dans son livre des *Mois et des jours embolismiques*, il ajoutait : « Suivant Méton et Guetémon, l'année est de

365 jours $\frac{1}{4}$ moins $\frac{1}{76}$; suivant Calippe, elle est de 365 jours $\frac{1}{4}$. Pour nous, nous trouvons en 19 ans le même nombre de jours qu'ils ont trouvé, mais une fraction un peu différente, qui est $\frac{1}{4}$ moins $\frac{1}{300}$. Cette année est trop forte de 6 minutes $\frac{1}{2}$. Il est à remarquer que, 285 ans plus tard, Ptolémée, qui avait l'avantage de partir d'observations plus exactes, retrouvait cependant la même valeur, ce qui corrobore l'opinion qu'Hipparque lui servait en tout de guide.

Les anciens n'admettaient pour les astres que les mouvements circulaires et uniformes : avant Hipparque, on se figurait le soleil et la lune tournant uniformement autour de la terre dans des cercles dont elle occupait le centre. Les inégalités qu'il remarqua le premier dans les mouvements en longitude de ces deux astres démontrèrent l'erreur de l'opinion commune; Hipparque, pour ne s'écarter que le moins possible de cette opinion, supposa que les deux astres décrivaient autour de la terre, d'un mouvement toujours uniforme, des orbes circulaires excentriques, c'est-à-dire ayant leurs centres ailleurs qu'au centre de la terre; ou, ce qui revient au même, que leurs mouvements se composaient chacun de deux autres mouvements circulaires et uniformes, s'effectuant de telle sorte que les durées des révolutions fussent égales, afin que la périodicité du mouvement réel observé se conservât. Cette hypothèse n'est autre que celle qui forme, comme on sait, la base du système auquel on a donné, tort, le nom de Ptolémée. Dans ce système, la différence des distances apogée et perigée est le double de l'excentricité, c'est-à-dire de la distance du centre de la terre au centre du cercle excentrique, ou le double du rayon de l'épicycle, c'est-à-dire du petit cercle décrit par l'astre autour de sa position moyenne. Hipparque trouva l'excentricité de l'orbite solaire égale à $\frac{1}{24}$: les observations modernes donneraient $\frac{1}{30}$. Dans l'hypothèse de la combinaison des deux mouvements uniformes, supposés plus haut, il suffisait à Hipparque, pour déterminer à la fois l'excentricité de l'orbe solaire et la direction de la ligne des apsides, de connaître les durées de parcours de deux arcs définis de l'orbe. Hipparque se servit des durées du printemps et de l'été, 94 jours 12 heures, et 92 jours 12 heures. Il trouva l'apogée moins avancé en longitude que le solstice d'été, de 24° 30′, ce qui était exact. On sait que la ligne des apsides de l'orbite apparente du soleil se déplace lentement, par rapport à la ligne des équinoxes, et que, par suite, les inégalités des durées des saisons varient à la longue; les nombres donnés par Hipparque ne s'appliqueraient donc plus à notre époque.

La théorie de la lune est beaucoup plus difficile que celle du soleil. Hipparque ne la fit pas complète; il soupçonna seulement une inégalité dans le mouvement de cet astre comme dans celui du soleil. Il détermina, toutefois, avec une grande approximation la durée de la révolution synodique, qu'il faisait de 29 jours 12 heures 44 minutes 3 secondes et 20 tierces, celles de la révolution anomalistique, de la révolution de la ligne des nœuds, enfin l'inclinaison du plan de l'orbite lunaire sur le plan de l'écliptique.

Il ne put qu'ébaucher les théories des planètes connues de son temps. « Il fit voir, dit Ptolémée, que chaque planète a deux inégalités qui sont différentes pour chacune d'elles; propres aux pattes, qui sont communes aux circustacés entièrement nageurs, pourvus d'énormes mâchoires et qui ont peut-être, comme les galathées, la faculté de croître sans changer de peau, par la dislocation annuelle des nombreuses pièces dont se compose la surface de toutes leurs parties. Les *hippes* habitent les mers de l'Asie et de l'Amérique du Sud. Leurs espèces sont peu connues; Latreille, Quoy et Gaymard, ces animaux fuient constamment la lumière et se cachent sous les sables littoraux.

HIPPÉ, fille du centaure Chiron. Elle connaissait et prédisait l'avenir. On lui fit violence un jour qu'elle chassait sur le mont Pelion. Craignant la colère de son père, elle implora les dieux, qui la métamorphosèrent en cavale. Son nom grec signifie *Cavale*.

HIPPÉASTRE s. m. (i-pé-a-stre — du préf. *hipp*, et du gr. *astêr*, étoile). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées.

HIPPEAU (Célestin), écrivain français, né à Niort (Deux-Sèvres) en 1803. Il est fils d'un ancien principal du collége de cette ville. Il vivait dès sa première jeunesse à Paris, où il fonda, en 1829, un journal littéraire, le *Colporteur*, à Poitiers, où il publia, en 1830, un journal politique, le *Patriote de la Vienne*, qui devint, l'année suivante, le *Patriote de l'Ouest*, enfin à La Roche-sur-Yon; alla s'établir à Paris en 1832 et y créa une école des sciences appliquées, qui eut du succès et fut cédée, en 1844, pour devenir suppléant de Génin à la Faculté des lettres de Strasbourg. En 1847, M. Hippeau fut nommé professeur titulaire de littérature française à la Faculté des lettres de Caen. En 1855, M. Forioul, ministre de l'instruction publique, le chargea d'une mission littéraire en Angleterre. De retour à Caen, M. Hippeau fonda dans cette ville une société des beaux-arts (1856), dont il fut le secrétaire. En 1861, il reçut du ministre Duruy la mission de se rendre aux Etats-Unis, pour y faire une étude approfondie des divers enseignement pratiqués dans ce pays, puis, sur sa demande, il fut mis à la retraite et nommé professeur honoraire. Depuis cette époque, M. Hippeau est venu se fixer à Paris, où il a organisé l'enseignement secondaire des filles, et où il est devenu secrétaire du comité des sociétés savantes. Outre un grand nombre de mémoires, de rapports, de notices, d'articles, on a de lui : *Histoire de la philosophie ancienne et moderne* (1833, in-8°); *Blanche* ou *Une séparation* (1845); *Histoire de l'abbaye de Saint-Etienne de Caen* (1855), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; les *Ecrivains normands au* XVIIe *siècle* (Caen, 1857); le *Gouvernement de Normandie du* XVIIe *et du* XVIIIe *siècle* (Caen, 1863-1865, 6 vol. in-8°); *l'Italie en* 1865 (1866, in-18); *l'Instruction publique aux Etats-Unis* (1871, in-18), etc. Enfin, on doit à cet érudit des éditions de plusieurs anciens ouvrages, notamment du *Bestiaire divin de Guillaume, clerc de Normandie* (Caen, 1852, in-8°).

HIPPEL (Théodore-Théophile de), écrivain humoristique allemand, né à Gerdauen (Prusse orientale) en 1741, mort en 1796. De retour d'un voyage en Russie, il se fit précepteur, puis il étudia le droit et devint un des plus éminents jurisconsultes de Konigsberg. Successivement bourgmestre de cette ville (1780), directeur de la police, conseiller intime de guerre et président d'Etat, Hippel reçut enfin des lettres de noblesse. Sa vie et son caractère abondent en traits d'originalité et en contrastes sans nombre. Un grand penchant à la superstition et un jugement éclairé, une piété voisine de la bigoterie, une sorte de culte pour la vertu, mais aussi des passions ardentes et un sensualisme effrené; un dévouement sans bornes en amitié, et parfois la plus froide indifférence pour ceux qui le touchaient de plus près; un désir excessif de domination et une fierté brutale, à côté d'une politesse raffinée et d'une simplicité rare; beaucoup de goût pour la société des femmes en général et pour la vie maritale en particulier, et cependant une antipathie décidée pour le mariage; un grand désintéressement ou bien un égoïsme absolu; les qualités et les défauts les plus opposés se rencontraient tour à tour en lui. Kant, son maître et son ami, disait de lui qu'il formait à plaisir un mélange des plus avec la plus grande légèreté et qu'il les défaisait avec non moins d'étourderie et de précipitation. Les mêmes contrastes se retrouvent dans ses écrits, où quelquefois, c'est le caprice, l'imagination vagabonde, semant sur un fond d'idées sérieuses, des vérités fort remarquables et profondes, des aperçus pleins de finesse, d'esprit et d'originalité. Ce qui lui manque, c'est la juste mesure et la correction de la forme. Parmi ses ouvrages, publiés sous le pseudonyme d'Hermann, nous citerons : *Sur le mariage* (1774); *Biographies en ligne ascendante, avec les appréciations A, B, C* (1778-1781), livre dont le fond n'est pas moins original que le titre; *Zimmermann* Ier *et Frédéric II*, par *Jean-Henri-Frédéric Quittenbaum, sculpteur ordinaire du Parnasse* (Londres [Leipzig], *Solitude* (1790), violente satire politique; *Dessins d'après nature* (1790); *Sur le droit de chantier à Koenigsberg* (1791); *Sur l'amélioration civile des femmes* (1792); *Croisades et courses vagabondes du chevalier A. Z.* (1793-1794, 2 vol.), autre satire politique; *De l'éducation des femmes* (1801). Hippel a été mal-traduit en allemand par sa vanité, qui était réellement prodigieuse. Platon s'est plu à mettre en relief ce travers d'Hippias dans deux dialogues célèbres, le *Grand* et le *Petit Hippias*. Quoi qu'il en soit, il est incontestable qu'Hippias était un homme d'un savoir fort étendu. La rhétorique, la philosophie et l'économie politique lui étaient également familières. Il enseignait aussi l'art poétique, la musique, les mathématiques, la peinture et la sculpture. L'universalité était pour lui un point d'honneur qu'il poussait jusqu'à prétendre connaître tous les métiers; il confectionnait notamment des vêtements et des souliers pour son usage personnel. On lui doit un dialogue intitulé le *Troyen*, dans lequel Nestor donne des conseils à Néoptolème et lui explique l'art de vivre honnêtement et d'acquérir une grande renommée. Sa vie entière n'est que le commentaire de ce dialogue.

Hippias, titre de deux dialogues de Platon. V. Dialogues de Platon.

HIPPIATRE s. m. (i-pi-a-tre — du préf. *hipp*, et du gr. *iatros*, médecin). Vétérinaire qui traite spécialement les chevaux.

HIPPIATRIE s. f. (i-pi-a-trî — rad. *hippiatre*). Art de traiter, de guérir les chevaux. ¶ On dit plutôt HIPPIATRIQUE.

HIPPIATRIQUE adj. (i-pi-a-tri-ke — rad. *hippiatre*). Qui a rapport à l'art de guérir les chevaux : *Des connaissances* HIPPIATRIQUES. *Des études* HIPPIATRIQUES.

— s. f. Art de soigner les chevaux malades : *Etudier l'hippiatrique*.

— **Encycl.** Cet art, très-ancien, fut cultivé avec soin avant le commencement de l'ère chrétienne. On s'en occupait déjà en Grèce du temps d'Homère; mais les Grecs comprenaient implicitement, dans le mot *intrique*, la médecine générale, et dans celui d'*iatre*, le médecin. Ainsi, la médecine des animaux n'avait pas de nom particulier chez eux. Il est probable que celle des chevaux leur fut bien plus connue que celle des autres animaux domestiques, et qu'elle fut la seule qui eût le nom spécial d'*hippiatrique*; d'où le nom d'hippiâtre donné à l'homme qui exerçait l'*hippiatrique*. De nos jours, nous avons vu, pendant bien longtemps, la médecine du cheval constituer, à elle seule, toute la médecine vétérinaire, probablement parce que le cheval passe pour l'animal le plus utile à l'homme, celui qui répond le mieux à son agrément, à ses besoins et à ses plaisirs. Qui pourrait ne pas admirer, en effet, dans ce bel animal, la force et la vigueur du corps, une grande docilité, une merveilleuse aptitude à recevoir toutes sortes d'instructions, un instinct remarquable, une mémoire surprenante, etc.? Les Grecs et les Romains, d'après Végèce, assignaient à l'*hippiatrique*, qu'ils confondaient avec la *vétérinaire*, le second rang après la médecine. Sous le nom seul de vétérinaire, les Romains désignaient ces particuliers; elle doit, par conséquent, renfermer l'anatomie, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, parties essentielles qui doivent à leur tour en contenir plusieurs autres. Lafosse se livra tout entier à l'étude de l'*hippiatrique*, et travailla pendant longtemps, par la seule force de son génie et de son savoir, à remplir quelques parties du vide immense qu'il apercevait dans son art. Il reconnut bientôt les défauts des méthodes usitées, et forma le dessein de les proscrire, en en proposant de nouvelles, appuyées sur une théorie simple, mais vraie. Les différents écrits des Lafosse père et fils, comme ceux de Bourgelat, ont ouvert la voie; mais, malgré les louables efforts de ces illustres fondateurs de l'art de guérir les animaux, malgré les écrits de ceux qui ont suivi leurs traces, cet art si utile languit encore, il faut en convenir, dans une sorte de mépris d'où il mérite d'être tiré. Espérons qu'à l'époque actuelle, où l'on se targue de tant de savoir, de connaissances et de lumières, où les sciences médicales marchent à grands pas vers le perfectionnement possible, on fera enfin justice des préjugés, de l'empirisme grossier et aveugle, des pratiques routinières et des abus; espérons que, grâce aux écoles vétérinaires, qui sont les efforts de leurs professeurs et de quelques sujets distingués qui en sortent, d'importants améliorations viendront donner une vie toute nouvelle à la science *hippiatrique*.

Hippiatrique (ÉLÉMENTS D') ou *Nouveaux principes sur la connaissance et sur la médecine des chevaux*, par Bourgelat. Cet ouvrage, en 3 volumes, fut imprimé à Lyon en 1750. Les écuyers prédécesseurs de Bourgelat, qui ont écrit sur leur art, se sont contentés de copier Solleysel; aussi ont-ils reproduit des erreurs et des absurdités cent fois répétées. Bourgelat ouvrit une nouvelle carrière. Il conçut le projet de développer dans toute son étendue la science du cheval, de ne fonder sa théorie que sur des propres observations. « Je me suis fait une loi, dit-il, de ne parler que d'après l'inspection de l'animal mort ou vivant, et non d'après les préceptes qui nous été transmis, dans la crainte où j'ai été de n'être qu'un copiste servile et de tomber dans des erreurs grossières et dans des absurdités que commettent toujours ceux qui, ayant la crédulité plutôt que la science en partage, croient devoir mettre à profit les travaux et les réflexions des autres, et se dispensent d'en faire eux-mêmes. » D'après le plan qu'il avait tracé dans le discours préliminaire, les *Eléments d'hippiatrique* devaient comprendre six livres, qui, par des circonstances impérieuses, d'autres travaux ne lui permirent pas de réaliser (le travail immense que l'exposition de son plan annonçait. Dans le premier volume de cet ouvrage, l'auteur traite de la connaissance du cheval considéré extérieurement. Il fait voir, avec la plus grande finesse, la plus grande sagacité, les beautés et les défauts de chacune des parties du corps de cet animal; il fait connaître en même temps la situation, le caractère, le danger, les causes des maladies qui se présentent à l'extérieur, et indique ensuite des préceptes sur la connaissance de l'âge, sur la distinction des poils, et des principes sur la ferrure. Ce livre est rédigé par demandes et par réponses, parce que l'auteur est persuadé que cette méthode est la plus pratique, surtout quand il s'agit d'expliquer des questions abstraites. Généralement parlant, de jeunes auteurs qui n'ont pas l'habitude de la réflexion et de l'analyse. On trouve quelques imperfections à cette partie des *Eléments d'hippiatrique*; les unes tiennent à la rapidité avec laquelle ce livre a été exécuté, et les autres à la théorie boerhaavienne qu'avait embrassée Bourgelat, qu'il a conservée quelquefois. Si Bourgelat avait écrit dans le temps où la médecine a pris une marche philosophique, il eût expliqué différemment les causes prochaines des maladies; on, pour mieux dire, il eût passé sous silence ces causes, dont la connaissance, extrêmement difficile, n'intéresse pas toujours l'art de guérir.

Les deux derniers volumes des *Eléments d'hippiatrique* contiennent un abrégé de l'ostéologie, la myologie et l'angéiologie du cheval; ils offrent encore un precis anatomique de la tête et de la poitrine de cet animal. Un autre volume, qui n'a point paru, devait renfermer la description des viscères contenus dans l'abdomen. D'après l'aveu de l'auteur, ces trois volumes sont consacrés à des matières auxquelles il avait cru d'abord qu'un seul volume pouvait suffire, « tant il est vrai que tous les projets que l'on fait (c'est Bourgelat qui parle) et tous les plans que l'on trace en entreprenant un ouvrage ne peuvent être que vagues et généraux; les objets, alors dans l'éloignement, trompent les yeux de l'esprit; leur volume se perd dans la distance qu'il y a du dessein à l'exécution; ce n'est qu'à mesure que nous en approchons que les parties qui en forment le total se développent, se détachent et se présentent séparément sous une multitude de faces, qui nous conduisent et nous entraînent malgré nous dans des détails que l'exactitude ne nous permet ni de négliger ni d'omettre. » Plus tard, l'auteur a resserré son plan. Il a renfermé dans deux volumes l'anatomie du corps du cheval, comparée à celle du bœuf et du mouton.

HIPPICI MONTES, partie septentrionale du Caucase (Russie d'Europe). V. Bach-Tau.

HIPPICON s. m. (i-pi-kon — gr. *hippikos*; de *hippos*, cheval). Métrol. Mesure itinéraire usitée chez les anciens Grecs, et égale à la carrière que fournissaient les chevaux de course.

HIPPIE s. f. (i-pî — du gr. *hippos*, cheval, par allus. à la forme des fleurs). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant plusieurs herbes et arbrisseaux qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

HIPPIEN, IENNE adj. (i-piain, iè-ne — gr. *hippion*; de *hippos*, cheval). Antiq. Surnom de Minerve et de Neptune.

— Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'hippe. ¶ On dit aussi HIPPIDE.

— s. m. pl. Tribu de crustacés décapodes, comprenant les genres hippe, albunée et rémipe.

HIPPION s. m. (i-pi-on — du gr. *hippios*, qui appartient au cheval). Bot. Genre de plantes, de la famille des gentianées, comprenant plusieurs espèces qui habitent l'Inde et l'Amérique tropicale. ¶ Syn. de GENTIANE.

HIPPIQUE adj. (i-pi-ke — du gr. *hippos*, cheval). Qui a rapport au cheval, qui concerne les chevaux : *Des connaissances* HIPPIQUES. *Avant l'Angleterre, nous avons tenu en Europe le sceptre* HIPPIQUE. (E. Chapus.)

HIPPIUS s. m. (i-pi-uss — gr. *hippios*; de *hippos*, cheval). Métrol. anc. Pied de vers appelé plus ordinairement ÉPITRITE.

HIPPOASTRE s. m. (i-po-a-stre — du préf. *hippo*, et du gr. *astêr*, étoile). Echin. Genre d'échinodermes, formé aux dépens des astéries.

HIPPOBDELLE s. f. (i-po-bdè-le — du préf. *hippo*, et du gr. *bdella*, sangsue). Annél. Syn. d'HÆMOPIS, genre d'hirudinées ayant pour type l'espèce dite *sangsue de cheval*, qui est assez commune dans nos eaux douces.

HIPPOBOSQUE s. m. (i-po-bo-ske — du préf. *hippo*, et du gr. *bosko*, je fais paître). Entom. Genre d'insectes diptères brachocères, de la famille des pupipares, comprenant six espèces, dont une seule se trouve en Europe : *Le mode de génération des* HIPPOBOSQUES *est tout à fait particulier*. (Duponchel.)

— **Encycl.** Ce genre renferme des insectes parasites, qui vivent sur les chevaux et quelquefois sur les bœufs. Les entomologistes lui donnent comme caractères distinctifs : ailes obtuses; antennes en à style apical; tarses à crochets bilobés. L'espèce type, commune dans toute l'Europe, est l'*hippobosque* du cheval, connue vulgairement sous les noms de mouche-araignée, mouche bretonne, mouche d'Espagne, mouche plate; elle est décrite sous le nom de mouche à crochets bidentés. Le corps est brun, ovale et aplati; l'enveloppe extérieure a la consistance du cuir; l'abdomen, moins dur, n'a pas d'anneaux distincts. La bouche, en forme de bec avancé, se compose de deux petites valvules coriaces, protégeant un suçoir à deux soies placé dans l'intervalle qui les sépare. Cette espèce vit particulièrement sur le cheval, dont elle est pour ainsi dire la puce. Mais on la trouve aussi sur le bœuf, le mouton, le chien; l'homme lui-même n'est pas toujours à l'abri de ses attaques. Elle s'attache aux parties dépourvues de poils et y cause des démangeaisons assez vives. Ses piqûres, quoique importunes, ne sont pas cependant suivies d'envenimer comme celles que font les tiques. Ces diptères sont remarquables par leur mode de génération. La femelle ne pond pas un œuf, mais une vraie chrysalide prête à subir sa dernière transformation. Cette chrysalide est renfermée dans une espèce de coque d'un blanc de lait, excepté sur un point, qui est noir. La couleur blanche brunit à l'air; en même temps, la coque, déjà remarquablement volumineuse au moment de l'expulsion, grossit au point d'acquérir un volume plus considérable que celui de l'abdomen dont elle est sortie. Peu de temps après, l'insecte parfait brise son enveloppe et apparaît, ayant à peu près les proportions des individus adultes.

L'hippobosque des bêtes à laine, dont Latreille a fait un genre à part, sous le nom de mélophage, fondé sur l'absence des ailes, présente, d'après ce naturaliste, les caractères suivants : suçoir renfermé entre deux valves coriaces; point d'ailes; tête séparée du corselet par une suture apparente; antennes consistant en un tubercule très-apparent, logé, un de chaque côté, dans une cavité, près d'une grande qui sert de support à l'organe de bec que forme la bouche. Cette pièce ressemble à une lèvre supérieure; son bord antérieur est droit; les valves du suçoir sont plus longues que la tête. Celle-ci est formée du segment linulé, transversal, qui n'est presque distingué du corselet que par une suture courbe; on n'y découvre point d'yeux lisses. Le corselet est presque carré. Il n'y a ni ailes, ni balancier, ni cuillerons; les crochets des tarses sont contournés et unidentés en dessous. Cet insecte, dont le corps est rougeâtre, se tient caché dans la laine des moutons, on vit sur les endroits dépourvus de laine. Il est très-difficile de le trouver; mais les bêtes à laine en souffrent moins que le cheval, parce que leur sensibilité organique est moins développée.

Les piqûres de ces insectes sont plus vives et font plus d'impression sur certains animaux